Document generated on 06/03/2025 4:06 a.m.

24 images

Sommes-nous ce que nos écrans nous renvoient?

Marie-Claude Loiselle

Number 124, Fall 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/5176ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Loiselle, M.-C. (2005). Sommes-nous ce que nos écrans nous renvoient? *24 images*, (124), 3–3.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sommes-nous ce que nos écrans nous renvoient ?

D'où vient que cette portion surdéveloppée dite « populaire » de notre cinéma semble tant s'intéresser à notre passé depuis quelque temps ? Qu'est-ce qui tout à coup attire le milieu du cinéma québécois dans les personnages de Séraphin, du Survenant et d'Aurore ? On pourrait répondre qu'il s'agit pour lui d'exploiter commercialement d'anciennes figures devenues mythiques, et on ne se tromperait pas, bien entendu. Mais quoi encore ? Quelle corde toutes ces productions tentent-elles de faire vibrer ?

Ne tablent-elles pas sur le fait que ces personnages de fiction sont justement les seules figures mythiques restées vivaces dans la mémoire collective (comme celle d'ailleurs de Maurice Richard que vient de porter à l'écran Charles Binamé), alors que l'on a fait de nous un peuple « sans histoire », ayant perdu le fil de sa mémoire, rompu le lien de filiation avec ceux à qui il doit le fait même d'exister ? Comment s'étonner alors que dans tous ces films, le passé n'existe pas ? Il n'existe pas dans la mesure où il n'intéresse pas leurs réalisateurs. Le regard que portent les Binamé, Canuel et Dionne sur ce temps révolu, embaumé, dans lequel se déroule l'action de leurs films est explicitement condescendant à l'égard du « petit peuple » de paysans et d'ouvriers qui, presque tous, nous apparaissent bêtas, mous et sans aucune grandeur morale, servant surtout de faire-valoir aux héros du récit. C'est une représentation débilitante que l'on nous offre d'eux, comme si les « metteurs en images » de ces films, captifs du monde actuel qui ne doivent rien à personne, les envisageaient (et les jugeaient) de haut. Pourquoi cette représentation de ceux qui nous ont précédés ? D'où vient ce dénigrement, qui n'a strictement rien à voir avec ce qu'on appelle une saine dérision et qui, tristement, ne peut être qu'un mépris (inconscient ?) d'un « nous » historique et collectif ? Ces questions nous ramènent en fait à une autre, beaucoup plus grave encore : dans une société où l'on a liquidé le passé, sur quel fonds commun peuvent venir s'ancrer toutes ces productions ? Sur quelle mémoire ? Sur quel héritage ?

L'historien Gérard Bouchard écrivait récemment[1] : « Enfin, après 1840, une classe de lettrés allait se charger de construire sur ces bases [celles qu'avaient laissées la défaite et la répression du mouvement patriote] rien de moins qu'un nouvel imaginaire, et notamment, une identité canadienne-française qui tenait littéralement de l'imposture – ou du coup de force symbolique – tant elle déformait la réalité de cette société qu'elle installait pour longtemps dans de fausses représentations d'elle-même [...] Un imaginaire qui aliénait, rapetissait, détournait des vrais enjeux et faisait la partie belle aux puissances. » Et si l'élite (lettrée) d'hier avait simplement fait place à une élite (gardienne de l'inculture), qui tient le haut du pavé par la voie des médias et de la sphère audiovisuelle, poursuivant dans un vide historique de plus en plus profond le même travail de rapetissement de tout un peuple ? N'est-ce pas exactement ce que font ces hommes et ces femmes lorsqu'ils prétendent savoir ce que veut voir le « grand public » et qu'ils s'arrogent le droit de décider à sa place du type d'émissions et des productions qui lui conviennent ?

La productrice Denise Robert, par exemple, n'a-t-elle pas très bien vu combien odieusement mauvais est ***Aurore***, avec sa structure mécanique juste bonne à nous mener, d'une scène à l'autre, d'indignation en indignation devant la figure d'ange sacrifié de la belle et douce Aurore ? Rien à comprendre, ni des êtres et de leurs tourments, ni de l'époque. Tout ce qui compte, c'est le frisson épidermique. On imagine aisément que Denise Robert, et son conjoint Denys Arcand, qui sont des « gens bien », de la haute société, se nourrissent, eux, d'une tout autre culture... Et si la médiocrité, autant de la production comme telle que des êtres représentés dans ***Aurore***, était justement à l'image du mépris qu'entretient cette « élite » (économique, s'entend) à l'égard du bon peuple ? Ce peuple, bête et docile, que l'on peut endormir et gaver de produits facilement consommables, en autant qu'ils sont présentés sous un vernis de professionnalisme. Comment croire autre chose ?

D'autre part, il faut voir comme la figure du religieux devient dans ***Aurore*** l'incarnation même du mépris du peuple et de son asservissement au pouvoir autoritaire et paternaliste du clergé. En stigmatisant à outrance cette figure du curé qui, de surcroît, est aussi... un intellectuel (oh ! aveu suprême, qui explique que tout le mal arrive par lui, puisqu'il y a pire encore que le peuple...), Luc Dionne ne fait pas que s'en prendre à l'Église et à la religion avec tout l'arsenal de clichés propres à notre époque, il se substitue lui-même à la figure conspuée. Ne réalise-t-il pas, aussi bien que tous les autres glorieux rassembleurs du petit et du grand écran, qu'il est un de ces nouveaux curés d'aujourd'hui, gardiens d'un nouvel obscurantisme peut-être bien plus pernicieux que celui de jadis, qui appuie son autorité – c'est-à-dire celle que l'on confère aujourd'hui aux « gens des médias » – sur sa capacité à priver le public de toute source d'élévation, morale et intellectuelle ; qui le maintient, tout comme l'élite d'hier, dans le petit, l'étroit, le bas, renforçant sans cesse davantage une image amoindrie et pitoyable de nous tous ? Sommes-nous vraiment ce que l'écran nous renvoie ?

Pourtant, l'accueil fait à ***La neuvaine*** de Bernard Émond, film sans effets de séduction s'il en est, empreint de tellement d'humanité et de dignité, témoigne à lui seul d'une soif d'élévation beaucoup plus répandue dans notre société qu'on pourrait le croire. Les propos que le film a suscités, notamment dans les journaux (qui, cette fois, n'étaient pas de l'ordre de la notation scolaire...), ainsi que le silence que l'on remarque dans les salles jusqu'à la fin du générique dépassent largement une appréciation générale de l'œuvre et prouve que le film est venu réveiller quelque chose d'un inconscient collectif enfoui et engourdi par tant de sources d'abrutissement quotidiennes. Ce public, constamment méprisé, aspire donc à autre chose... Il suffit que des cinéastes intègres et exigeants envers eux-mêmes autant qu'envers le public et qui, comme Bernard Émond, ont une haute idée de celui-ci, aient foi en son intelligence et en sa sensibilité pour que se profile tout à coup une autre dimension, plus élevée, de notre monde et de chacun de nous tous qui le composons. Signe que le cynisme ambiant, celui-là même qui permet à la rentabilité économique de justifier aux yeux de producteurs n'importe quelle entreprise, n'a pas encore pris toute la place. Nous pouvons encore rêver...

Marie-Claude Loiselle

1. Dans un texte très éclairant intitulé « Le rêve patriote, moment phare du passé québécois » paru dans la page Idées du *Devoir* du 27 juin 2005.